

## **Revue de presse**

**Toute intention de nuire**

**Adrien Barazzone – L'Homme de dos**



## Rétrospective 2024: dix coups de cœur des arts de la scène

Spectacles  
Hier à 12:02

RTS

### "Toute intention de nuire" d'Adrien Barazzone

La coïncidence est frappante. Quelques semaines après la première au Théâtre de Saint-Gervais à Genève éclate la polémique autour du livre de Kamel Daoud, "Houris". Avec sa fiction, l'auteur a-t-il volé la vie d'une femme devenue personnage de son roman? Cette création signée Adrien Barazzone est une pièce-procès sur ce sujet: la liberté artistique contre le droit à la vie privée. Traité sur le mode de la comédie, elle est à la fois percutante et un rappel que le théâtre n'est jamais coupé du réel. Une brillante plaidoirie!

Tournée romande prévue à l'automne 2025.

>> A lire également : "Toute intention de nuire", un excellent procès théâtral signé Adrien Barazzone



RTS, 23 décembre 2024

# 34 ENTRE TEMPS Rétrospective

LE TEMPS SAMEDI 28 DÉCEMBRE 2024

## Retour sur nos coups de cœur de l'année 2024

### > Scènes

#### Toute intention de nuire

Le geste le plus littéraire de l'année. Un avocat qui se reconnaît dans un roman et s'estime diffamé au point de porter l'affaire devant un tribunal. Une écrivaine qui nie s'être inspirée d'une personnalité qu'elle connaît à peine, jure-t-elle. Le Genevois Adrien Barazzone et ses comédiens Alain Borek, Mélanie Foulon, David Gobet et Marion Chabloz ont offert au Théâtre Saint-Gervais à Genève en novembre, avant La Grange à Lausanne, un spectacle-joute aussi brillant que brûlant dans ses implications, au moment où une jeune Algérienne reproche à l'écrivain Kamel Daoud d'avoir exploité son drame dans *Houris*, Prix Goncourt 2024. Le plaisir du jeu sans modération. ■ A. Df

Le Temps, 28 décembre 2024

# Adrien Barazzzone, une diablerie de procès littéraire

**SCÈNES** Un avocat qui attaque en justice une écrivaine parce qu'il s'estime exécuté dans son roman. Au Théâtre Saint-Gervais avant Lausanne, quatre interprètes brillants bataillent dans le prétoire sur la crête d'une vérité douceuse

ALEXANDRE DEMIDOFF  
X @alexandredmdff

Piégé par un livre. Vous ne pensiez pas vous y voir. Et soudain, ça ne fait plus de doute. Vous êtes défiguré, bien sûr, travesti, certes, mais c'est vous quand même. Et c'est insupportable. On ne compte plus les personnalités qui se sont estimées exécutées d'un coup de plume. Le recours? La justice pardi, pour corriger la page, saisir l'ouvrage scandaleux, pourfendre surtout cette crapule de pluminif. Au Théâtre Saint-Gervais à Genève, avant la Grange de Dorigny à Lausanne, Adrien Barazzzone orchestre cette joute dans *Toute intention de nuire*, spectacle dont on ne perd pas un codicille, tant il captive, tant il colle aussi à notre époque, où chacun s'emploie à mettre en scène son image.

Pourquoi jubile-t-on d'être pris dans cette sourcière? L'intelligence du propos, du dispositif, du jeu. A la seconde, le tribunal entre. Mélanie Foulon est la juge, excellente en pythie fêlée dans les brumes d'une vérité indiscernable; Marion Chablop est l'écrivaine aux abois comme l'oiseau de nuit balafré par le jour; Alain Borek est son avocat gorgé de bonne conscience militante; David Gobet est le plaignant sec comme une boîte d'allumettes dans son complet d'outragé. Ce quatuor, qui a contribué avec Adrien Barazzzone et Barbara Schlittler à l'écriture de la pièce, est merveilleusement joueur.

## Stendhal à la barre

Alors écoutez Mélanie Foulon en équilibre précaire dans ses arçons. Elle énonce le synopsis de ce roman judiciaire. Alexandre Badadone s'est reconnu dans le personnage de Bel, qui comme lui est avocat, qui comme lui



ADRIEN BARAZZONE  
COMÉDIEN

a 50 ans, qui comme lui a une maison en Italie, qui comme lui surtout avait un secret de famille dévoilé, selon lui, dans *Marcher sans craindre le ravin*. Pauline Jobert alias Marion Chablop balaie cette vision narcissique. Elle invoque Stendhal et sa formule: «Le roman, c'est un miroir que l'on promène le long d'un chemin.» Autrement dit, des particules du monde s'y accrochent, comment en serait-il autrement, mais elles ne sont que la matière d'un détournement du réel.

## Les romans sont une extension de nos vies, leur seule réalité augmentée au fond

Face à face, la liberté du créateur d'un côté, de l'autre, le droit à la protection de sa personnalité. Adrien Barazzzone s'est intéressé aux procès qui enflamme la 17e Chambre correctionnelle du Tribunal judiciaire de Paris, là où se jugent les affaires littéraires et médiatiques. Le sujet est grave et intemporel. La force de *Toute intention de nuire* est que, sans gommer jamais l'importance du propos, il opte pour le double fond et la malice.

Admirez Alain Borek, irrésistible en plaideur altermondialiste. Il convoque un témoin, le compagnon de Pauline Jobert, et c'est lui qui le joue. Il tombe la robe, improvise un chignon cool et le voilà bonne pâte et as du stand-up. Plus tard, Alexandre Badadone appellera à son tour un renfort à la res-

cousse, son frère, tiens, psychiatre. C'est Alain Borek encore, formidablement cuistre.

## Antidote aux idées arrêtées

La beauté de ce geste-là, c'est celle, ontologique, du théâtre, cet espace précieux entre tous où des interprètes occupent la place de l'autre, incitant le spectateur à faire de même, histoire de rappeler qu'une position ne va jamais de soi. *Toute intention de nuire* est à cet égard un éloge de la lecture comme salut quand les opinions se figent, comme ébranlement de la pensée et du corps, comme antidote aux idées arrêtées.

Le procès glisse ainsi d'un réalisme déjà miné en son préambule à un surréalisme comique, quand Marion Chablop, par exemple, témoigne en faveur de Pauline Jobert – qu'elle incarne donc – en tant que détective, totalement loufoque, histoire de démontrer qu'Alexandre Badadone ne saurait être Bel. On rit, puis on tremble quand David Gobet, une atmosphère d'orage à lui tout seul, dévoile la raison de son action, celle qu'il peut avouer du moins.

Les romans sont une extension de nos vies, leur seule réalité augmentée au fond. Il suffit d'un pas pour qu'on tombe dans leurs filets, pour que l'identité dont on se prévalait se dilue dans leur miroir. Alexandre Badadone demande à lire un extrait de *Marcher sans craindre au bord du ravin*, une scène où le personnage, qui ne peut pas être lui, humilie son épouse. Surprise, c'est la juge elle-même, de plus en plus tourneboulée, qui donne la réplique. Mélanie Foulon devient alors Sophie, la protagoniste sonnée par l'odieuse suffisance de son mari. Les voilà «fictionnalisés» sous nos yeux, c'est-à-dire révélés par la fiction. A moins que... *Toute intention de nuire* ne tranche rien. Il appelle à penser le pouvoir performatif de la fiction. C'est dire le vertige. ■

**Toute intention de nuire**, Genève, Théâtre Saint-Gervais, jusqu'au 10 nov.; Lausanne, Grange de Dorigny, les 20, 21 et 23 nov.

## CARACTÈRES

**Lisbeth Koutchoumoff Arman**

# Quand les personnages se rebiffent

Il y a cent ans, Pirandello imaginait des personnages en colère à la recherche d'un auteur qui puisse enfin écrire leur vie. On assiste aujourd'hui à la révolte de femmes et d'hommes qui refusent de devenir des personnages de papier. Le spectacle d'Adrien Barazzone, *Toute intention de nuire*\* , met précisément en scène ce vertige. Emmanuel Carrère, Christine Angot, deux auteurs qui ont fait de l'utilisation du réel la trame de tous leurs livres, ont vu ces dernières années leur liberté d'auteurs contestée par des proches outrés d'être devenus matière à fiction.

C'est au tour de Kamel Daoud, qui vient de recevoir le Prix Goncourt pour *Houris*, d'être rattrapé par le réel. Son roman donne la parole à une jeune femme devenue muette à la suite d'une blessure qui lui a sectionné les cordes vocales. Victime enfant de groupes islamistes pendant la guerre civile algérienne, Aube est la seule survivante de sa famille. Par sa voix intérieure, elle raconte les atrocités passées à la petite fille qu'elle porte dans son ventre. Aube, personnage symbole des femmes algériennes martyrisées par le fondamentalisme et la violence sociale?

Sauf qu'il y a une semaine, une jeune femme d'Oran a pris la parole pour dire: «Aube, c'est moi et Kamel Daoud a volé mon histoire.»

Saâda Arbane a parlé d'un filet de voix à peine perceptible. Ses cordes vocales ont été tranchées lors du massacre de sa famille pendant la guerre civile. Seule rescapée, elle porte, comme Aube, une canule à la gorge. En 2009, Saâda est devenue championne d'équitation du Maghreb. Elle y est connue comme la cavalière muette. Quand les journalistes lui ont alors posé des questions sur sa blessure, elle leur a opposé un silence catégorique.

La seule personne à qui elle a parlé de son traumatisme, de ses relations conflictuelles avec sa mère, de sa volonté d'avorter (autant d'éléments qu'elle partage avec Aube), c'est sa psychiatre, Madame Daoud, compagne de l'écrivain. Dans l'interview qu'elle a donnée à une télévision algérienne, elle raconte le café auquel elle a été conviée par le couple. Quand le romancier a évoqué l'idée d'un roman autour de son cas: «J'ai refusé. C'est moi seule qui peux décider quand et comment raconter cette histoire, unique en Algérie.»

Rupture du secret médical? La justice algérienne, saisie, tranchera. Gallimard réfute et invoque des manœuvres du gouvernement algérien pour nuire à un écrivain trop libre. On pense à Flaubert, bien sûr, qui avait puisé, sans jamais vouloir le reconnaître, au vrai drame d'une jeune femme pour créer son personnage d'Emma Bovary. A Oran, comme ailleurs, il semble bien que les conditions de fabrication de l'art soient aujourd'hui aussi importantes que les œuvres elles-mêmes. Fini les créateurs tout-puissants. Les personnages se rebiffent et exigent loyauté, transparence et respect. ■

\*«Toute intention de nuire», La Grange-Unil, Lausanne, jusqu'au 23 nov.  
[www.grange-unil.ch](http://www.grange-unil.ch)



Online-Ausgabe

RTS Radio Télévision Suisse  
1211 Genève 8  
058/236 36 36  
<https://www.rts.ch/>

Genre de média: Internet  
Type de média: Sites d'informations  
UUpm: 752'140  
Page Visits: 12'876'400



Lire en ligne

Ordre: 306002  
N° de thème: 306.002

Référence: 93871280  
Coupure Page: 1/2

## "Toute intention de nuire", un excellent procès théâtral signé Adrien Barazzone

Au Théâtre Saint-Gervais de Genève jusqu'au 10 novembre, le metteur en scène Adrien Barazzone monte un excellent procès théâtral. Dans "Toute intention de nuire", une romancière et un avocat qui s'est reconnu dans un personnage du livre se font face. La littérature a-t-elle tous les droits?

2024-11-08

Il est très fâché, Maître Alexandre Badadone. Il s'est reconnu dans un passage du dernier roman de l'autrice Pauline Jaubert, "Marcher sans craindre le ravin". Bel, un personnage masculin plutôt hâbleur, misogyne et sanguin, avocat de son métier, trône dans sa maison de vacances en Toscane et avoue à son interlocutrice un souci de fertilité: c'est tout lui!

Et depuis la parution de l'ouvrage en librairie, c'est la catastrophe. Son étude perd des clients, sa fille ne lui parle plus, son couple est à la dérive. Maître Alexandre Badadone exige donc réparation. Nous sommes au tribunal et entre l'artiste et l'avocat, c'est la guerre.

### La littérature a-t-elle tous les droits?

"Toute intention de nuire" est une pièce en forme de procès, un spectacle judiciaire. Avec juge en robe de rigueur, avocat madré, témoins ébranlés, plaignant indigné et artiste au banc des accusés. Nous sommes au théâtre. On pourrait tout aussi bien se trouver à la 17e chambre du Tribunal de Paris, dite chambre de la presse. Paris? C'est là que vit Pauline Jaubert.

Tout ici est fiction. Mais cette histoire possède un puissant parfum du réel. Depuis l'invention de l'autofiction, la littérature francophone regorge ainsi de procès pour atteinte à la vie privée ou calomnie: fille contre géniteur, ex-ami contre ex-ami, anciens époux ou amants ou célébrité contre écrivain. Ainsi, qui sait si demain, un avocat ou une écrivaine ne vont pas se reconnaître à leur tour sous les traits théâtraux de Pauline Jaubert et Alexandre Badadone et intenter une action en justice contre "Toute intention de nuire", coécrite par le metteur en scène Adrien Barazzone avec ses interprètes (les excellents Alain Borek, Marion Chaboz, Mélanie Foulon et David Gobet) et sa complice Barbara Schlittler.

### Un spectacle judiciaire entre comédie et drame

On rit, beaucoup, dans ce procès. Le rythme n'y est pas celui de la justice, très procédurière, mais celui de la comédie, voire de la farce. Avec des interprètes qui changent de personnages en plein tribunal, la présence d'accents savoureux et surtout du suspense: que va décider Madame le Juge? La voici qui retoque Maître Badadone lorsqu'il perd ses nerfs et renvoie dans ses pénates le mari de Pauline Jaubert, témoin inconsistant.

Un roman n'est-il que pure fiction, bardé de tous les droits d'expression artistique possible? Une auteure a-t-elle oui ou non une certaine responsabilité vis-à-vis des personnes qui l'entourent et nourrissent sa prose? A Saint-Gervais, au sortir de la pièce, le débat se poursuit au foyer. Au final, la cause est entendue: Adrien Barazzone a gagné haut la main sa mise en scène.

Thierry Sartoretti/sf

"Toute intention de nuire" de Adrien Barazzone, Théâtre de Saint-Gervais, Genève, du 31 octobre au 10 novembre; La Grange - UNIL, Lausanne, les 20, 21 et 23 novembre 2024.



Online-Ausgabe

RTS Radio Télévision Suisse  
1211 Genève 8  
058/ 236 36 36  
<https://www.rts.ch/>

Genre de média: Internet  
Type de média: Sites d'informations  
UUUpM: 752'140  
Page Visits: 12'876'400



Lire en ligne

Ordre: 306002  
N° de thème: 306.002

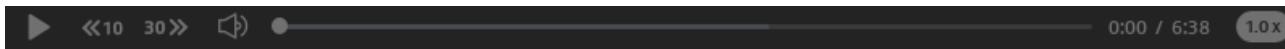
Référence: 93871280  
Coupure Page: 2/2



Marion Chabloz dans "Toute intention de nuire" d'Adrien Barazzone. - [Théâtre Saint-Gervais - Dorothée Thébert Filliger]



Toute intention de nuire / Vertigo / 6 min. / mardi à 17:08





Culture

# Toute intention de nuire

[▶ Reprendre](#) [Partager](#) [Télécharger](#)

Ecrivaine, Pauline Jobert a-t-elle, oui ou non, vampirisé la vie d'Alexandre Baladone, avocat rencontré un soir d'été en Toscane? Avec "Toute intention de nuire", visible à Genève, Théâtre de Saint-Gervais, jusqu'au 10 novembre, le metteur en scène Adrien Barazzone envoie une fabuleuse brochette de comédiennes et comédiens au tribunal. On rit (beaucoup), on se bagarre (pas mal) et on chante (un peu et c'est si bon) dans ce spectacle d'une rare finesse. Il est au micro de Thierry Sartoretti.

**Vertigo**

Episode du 5 novembre 2024

RTS, Vertigo, 5 novembre 2024

# Le comédien ondoie entre l'anxiété et la malice

**Adrien Barazzone** Les bonnes étoiles ont jalonné la vie de l'artiste de 41 ans, qui crée «Toute intention de nuire».



Natacha Rossel Texte  
Jean-Paul Guinard Photo

**A** peine la conversation amorcée, Adrien Barazzone marque une pause. «J'aime bien lire les portraits... mais je ne vois pas de grand intérêt à ce qu'on peut dire de moi», souffle le comédien de 41 ans, les bras croisés, le timbre doux. Le nom de sa compagnie, L'Homme de dos, serait-il l'indice d'une timidité? Il balala. C'est un clin d'œil à un recueil de Georges Banu, essayiste et critique de théâtre, sur les peintures représentant des per-

sonnages de dos. «Ca me parlait quand j'ai créé la compagnie, mais je changerai si je pouvais... Ça fait un peu pompeux, avec ce H majuscule.» De ce nom, il préfère garder l'image, espègle, d'un acteur qui tournerait le dos au public. «La malice me définit pas mal.» Un rempart contre l'anxiété qui le taraude.

## Procès pour atteinte à l'honneur

S'il pose un voile pudique sur sa vie privée, il se révèle voluble au moment de parler théâtre. À l'approche de sa prochaine création, l'artiste trépigne. Écrite au plateau, la pièce «Toute intention de nuire», à l'affiche de la Maison Saint-Gervais à Genève puis à La Grange à Lau-

«En fait, j'aime jouer entre la précision et l'aléatoire. Je suis fou- traqué dans mes paroles, mais je peux être très efficace dans mes actions!»

sanne, est inspirée d'un récit ancré dans le réel: le procès d'une autrice accusée d'atteinte à l'honneur par un avocat qui s'est reconnu sous les traits d'un personnage de son roman.

«Le spectacle aborde le rôle de la littérature: quelle est son utilité, et à quel prix, dans la recherche de ce qui est vrai ou faux?» interroge le metteur en scène. Il évoque aussi celui de la frontière, poreuse, entre réalité et fiction. Mais gare aux jugements à l'emporte-pièce: «Au théâtre, je déteste les leçons. Je mets en scène des gens qui portent un regard sur le monde, en faisant toujours un pas de côté.»

Le voilà lancé. Ses mains s'agitent, ses mots vagabondent. «Pardon, je pars dans tous les

sens... En fait, j'aime jouer entre la précision et l'aléatoire. Je suis foutraqué dans mes paroles, mais je peux être très efficace dans mes actions!» La preuve, Adrien Barazzone a fait ses armes au Théâtre du Loup. Engagé dans la gestion collective de ce bastion de la gauche genevoise et scène reconnue, il a tout fait, de l'arrangement des fleurs sur les tables du bar à l'animation de débats enflammés sur les politiques culturelles. Il résume dix ans d'effervescence en une phrase: «Le Loup, c'était de l'huile de coude!»

## Bourgeois et création collective

Le feu du théâtre ne le quitte plus depuis les premiers émois à l'adolescence. Aujourd'hui encore, le souvenir des cours facultatifs à l'école, donnés par la comédienne Franziska Kahl, l'habite. «Ce qui m'a fasciné chez elle, c'est qu'elle avait une autre vie que la mienne, une autre manière de penser que la mienne. J'avais 12 ans, elle me parlait comme à un adulte, ça m'a beaucoup aidé à me construire.» Le sillon creusé, il passe son bachelor de comédien à La Manufacture, à Lausanne, puis enchaîne les créations collectives galvanisantes («Pas de porte», «Les luttes intestines» ou «D'après»).

Plus récemment, il cite cette expérience, intense, de la tournée fleuve de la pièce «Dans la mesure de l'impossible», de Tiago Rodrigues, œuvre d'une intensité rare, sur le monde humain. Il encense le metteur en scène portugais et directeur du festival d'Avignon: «Il est brillant dans sa manière de traiter des questions complexes de façon simple. J'essaie d'apprendre de lui, de la liberté qu'il nous offre.»

À mesure que la conversation avance, Adrien Barazzone se dévoile. Pour lui, prendre la parole n'a jamais été une évidence. «On dit toujours: d'où est-ce que je parle? souligne le fils de deux médecins. En tant qu'enfant de bourgeois, je me suis toujours posé la question de ma légitimité à m'exprimer.» À l'aube de l'adolescence, il saute le pas. Il édite un petit journal, sur les actualités qu'il entend ici et là. «J'allais photocopier les pages à la Coop avec des pièces de 10 centimes, j'avais une cinquantaine d'abonnés!»

Dans son cocon familial, Adrien se sent très proche de son frère et de sa sœur jumelle. De sa grand-mère, sa *nonna* chérie, aussi. «Nos discussions ont façonné mon regard sur le monde. Elle manque terriblement depuis 2018... Elle ne m'a pas jugé quand, à 17 ans, je lui ai annoncé que j'étais homosexuel. Elle l'a accepté, car elle m'aimait.»

L'amour, au bout du chemin... La rencontre avec Lionel Baier, sans qui «la vie ne serait véritablement pas la même». En 2010, à la suite d'un atelier, le cinéaste lausannois engage le comédien sur un court métrage, «Emile de 1 à 5». Troublé, il nomme tous ses interprètes Adrien. Les deux hommes tombent amoureux. Ils se baladent, s'apprivoisent, emménagent ensemble. Le couple se marie en 2023. Au bout du fil, Lionel Baier dépeint son compagnon comme un Saint-Bernard, toujours enclin à prendre soin des autres. «Quand on invite des gens à la maison, il veut que tout le monde se sente bien. Le Saint-Bernard est l'animal qui le totémise le mieux, par cette envie de porter secours.» Le réalisateur ajoute: «Adrien est un grand anxieux, il applique la politique du pire. En même temps, il a une grande capacité d'émerveillement, devant un massif de fleurs, un paysage, une lumière...»

## Derniers souvenirs

Dernièrement, Adrien Barazzone a tourné dans le nouveau long métrage de Lionel Baier, «La Cache», aux côtés de Michel Blanc, décédé début octobre. «Lionel est en train de faire le montage, il l'a tous les jours devant les yeux et je vois sa tristesse.» Un temps. «C'est fou comme le cinéma est aussi la mémoire des gens. Ce film sera un des derniers souvenirs que le public aura de Michel Blanc. C'est plutôt beau, en y pensant.» À l'inverse, le théâtre est éphémère. «C'est fou, reprend-il, de mettre autant d'intelligence collective pour quelque chose qui ne va pas rester. On doit croire dans ces moments.» Cette fugacité, elle aussi, est plutôt belle.

Genève, Maison Saint-Gervais, du 31 oct. au 10 nov. [www.saintgervais.ch](http://www.saintgervais.ch) Lausanne, La Grange-UNIL, du 20 au 23 nov. [www.grange-unil.ch](http://www.grange-unil.ch)

## Bio

**1983** Naissance à Genève, le 2 septembre.  
**2007** Entre à La Manufacture, à Lausanne. Il décroche son bachelor de comédien en 2010.  
**2010** Rencontre avec Lionel Baier, qui deviendra son époux en 2023. **2011** Rejoint le collectif de direction du Théâtre du Loup à Genève. Il y reste jusqu'en 2021. **2018** Décès de sa *nonna* chérie. **2022** Joue dans la pièce «Dans la mesure de l'impossible», de Tiago Rodrigues, et part en tournée. **2024** Crédit de «Toute intention de nuire». **2025** À l'affiche du film «La cache», de Lionel Baier.

## Portrait d'Adrien Barazzone

# Le comédien ondoie entre l'anxiété et la malice

À l'approche de la création de «Toute intention de nuire», l'artiste de 41 ans nous parle de la constellation de bonnes étoiles qui ont jalonné sa vie.

### Natacha Rossel

À peine la conversation amorcée, Adrien Barazzone marque une pause. «J'aime bien lire les portraits... mais je ne vois pas de grand intérêt à ce qu'en peut dire de moi», souffle le comédien de 41 ans, les bras croisés, le timbre doux. Le nom de sa compagnie, L'Homme de dos, serait-il l'indice d'une timidité? Il balala. C'est un clin d'œil à un recueil de Georges Banu, essayiste et critique de théâtre, sur les peintures représentant des personnes de dos. «Ca me parlait quand j'ai créé la compagnie, mais je changeais si je pouvais... Ça fait un peu pommepoux, avec ce H majuscule!» De ce nom, il préfère garder l'image, espèglement, d'un acteur qui tournerait le dos au public. «La malice me définit pas mal... Un rempart contre l'anxiété qui le taraude.

### Procès pour atteinte à l'honneur

S'il pose un voile pudique sur sa vie privée, il se révèle volubile au moment de parler théâtre. À l'ap-

roche de sa prochaine création, l'artiste trépigne. Écrité au plateau, la pièce «Toute intention de nuire», à l'affiche de la Maison Saint-Gervais à Genève puis à La Grange à Lausanne, est inspirée d'un récit ancré dans le réel: le procès d'une autre accusée d'atteinte à l'honneur par un avocat qui s'est reconnu sous les traits d'un personnage de son roman.

«Le spectacle aborde le rôle de la littérature: quelle est son utilité, et à quel prix, dans la recherche de ce qui est vrai ou faux?» interroge le metteur en scène. Il évoque aussi celui de la frontière, poreuse, entre réalité et fiction. Mais gare aux jugements à l'emporte-pièce: «Au théâtre, je déteste les leçons. Je mets en scène des gens qui portent un regard sur le monde, en faisant toujours un pas de côté,»

### Du cocon bourgeois à la création collective

Le feu du théâtre ne le quitte plus depuis les premiers émois à l'adolescence. Aujourd'hui encore, le souvenir des cours facultatifs à l'école, donnés par la comédienne Franziska Kahl, l'habite. «Ce qui m'a fasciné chez elle, c'est qu'elle avait une autre vie que la mienne, une autre manière de penser que la mienne. J'avais 12 ans, elle me parlait comme à un adulte, ça m'a beaucoup aidé à me construire.» Le sillon creusé, il passe son bachelor de comédien à La Manufacture, à Lausanne, puis en-

jeux peut être très efficace dans mes actions!» La preuve, Adrien Barazzone a fait ses armes au Théâtre du Loup. Engagé dans la gestion collective de ce bastion de la gauche genevoise et scène reconnue, il a tout fait, de l'arrangement des fleurs sur les tables du bar à l'animation de débats enflammés sur les politiques culturelles. Il résume dix ans d'effervescence en une phrase: «Le Loup, c'était de l'huile de coude!»

### «Au théâtre, je déteste les leçons. Je mets en scène des gens qui portent un regard sur le monde, en faisant toujours un pas de côté,

dix ans. JEAN-PAUL GUINNARD

chaîne les créations collectives galvanisantes («Pas de porte», «Celle qu'on croyait connaitre», «Les Luttes intestines» ou «D'après»).

Plus récemment, il cite cette expérience, intense, de la tournée fleuve de la pièce «Dans la mesure de l'impossible», de Tiago Rodri-

gues, œuvre d'une intensité rare, sur le monde humanitaire. Il encourage le metteur en scène portugais et directeur du festival d'Avignon: «Il est brillant dans sa manière de traiter des questions complexes de façon simple. J'essaie d'apprendre de lui, de la liberté qu'il nous offre.»

À mesure que la conversation avance, Adrien Barazzone se dévoile. Pour lui, prendre la parole n'a jamais été une évidence. «On dit toujours: d'où est-ce que je parle? souligne le fils de deux médecins. En tant qu'enfant de bourgeois, je me suis toujours posé la question de ma légitimité à m'ex-

primer.» À l'aube de l'adolescence, il saute le pas. Il édite un petit journal, sur les actualités qu'il entend ici et là. «J'allais photocopier les pages à la Coop avec des pièces de 10 centimes, j'avais une cinquantaine d'abonnés!»

Dans son cocon familial, Adrien se sent très proche de son frère et

sœur, deux enfants de Michel Blanc.

«C'est fou comme le cinéma est aussi la mémoire des gens. Ce film sera un des derniers souvenirs que le public aura de Michel Blanc. C'est plutôt beau, en y pensant.» À l'inverse, le théâtre est éphémère. «C'est fou, reprend-il, de mettre autant d'intelligence collective pour quelque chose qui ne va pas rester. On doit croire dans ces moments.» Cette fugacité, elle aussi, est plutôt belle.

Genève, Maison Saint-Gervais, du 31 octobre au 10 novembre, [www.saintgervais.ch](http://www.saintgervais.ch). La Grange-UNIL, du 20 au 23 novembre, [www.grange-unil.ch](http://www.grange-unil.ch)

Et puis, il y a l'amour. «C'est fou comme le cinéma est aussi la mémoire des gens. Ce film sera un des derniers souvenirs que le public aura de Michel Blanc. C'est plutôt beau, en y pensant.» À l'inverse, le théâtre est éphémère. «C'est fou, reprend-il, de mettre autant d'intelligence collective pour quelque chose qui ne va pas rester. On doit croire dans ces moments.» Cette fugacité, elle aussi, est plutôt belle.

Et puis, il y a l'amour. «C'est fou comme le cinéma est aussi la mémoire des gens. Ce film sera un des derniers souvenirs que le public aura de Michel Blanc. C'est plutôt beau, en y pensant.» À l'inverse, le théâtre est éphémère. «C'est fou, reprend-il, de mettre autant d'intelligence collective pour quelque chose qui ne va pas rester. On doit croire dans ces moments.» Cette fugacité, elle aussi, est plutôt belle.

Et puis, il y a l'amour. «C'est fou comme le cinéma est aussi la mémoire des gens. Ce film sera un des derniers souvenirs que le public aura de Michel Blanc. C'est plutôt beau, en y pensant.» À l'inverse, le théâtre est éphémère. «C'est fou, reprend-il, de mettre autant d'intelligence collective pour quelque chose qui ne va pas rester. On doit croire dans ces moments.» Cette fugacité, elle aussi, est plutôt belle.

Et puis, il y a l'amour. «C'est fou comme le cinéma est aussi la mémoire des gens. Ce film sera un des derniers souvenirs que le public aura de Michel Blanc. C'est plutôt beau, en y pensant.» À l'inverse, le théâtre est éphémère. «C'est fou, reprend-il, de mettre autant d'intelligence collective pour quelque chose qui ne va pas rester. On doit croire dans ces moments.» Cette fugacité, elle aussi, est plutôt belle.

Et puis, il y a l'amour. «C'est fou comme le cinéma est aussi la mémoire des gens. Ce film sera un des derniers souvenirs que le public aura de Michel Blanc. C'est plutôt beau, en y pensant.» À l'inverse, le théâtre est éphémère. «C'est fou, reprend-il, de mettre autant d'intelligence collective pour quelque chose qui ne va pas rester. On doit croire dans ces moments.» Cette fugacité, elle aussi, est plutôt belle.

Et puis, il y a l'amour. «C'est fou comme le cinéma est aussi la mémoire des gens. Ce film sera un des derniers souvenirs que le public aura de Michel Blanc. C'est plutôt beau, en y pensant.» À l'inverse, le théâtre est éphémère. «C'est fou, reprend-il, de mettre autant d'intelligence collective pour quelque chose qui ne va pas rester. On doit croire dans ces moments.» Cette fugacité, elle aussi, est plutôt belle.

Et puis, il y a l'amour. «C'est fou comme le cinéma est aussi la mémoire des gens. Ce film sera un des derniers souvenirs que le public aura de Michel Blanc. C'est plutôt beau, en y pensant.» À l'inverse, le théâtre est éphémère. «C'est fou, reprend-il, de mettre autant d'intelligence collective pour quelque chose qui ne va pas rester. On doit croire dans ces moments.» Cette fugacité, elle aussi, est plutôt belle.

Et puis, il y a l'amour. «C'est fou comme le cinéma est aussi la mémoire des gens. Ce film sera un des derniers souvenirs que le public aura de Michel Blanc. C'est plutôt beau, en y pensant.» À l'inverse, le théâtre est éphémère. «C'est fou, reprend-il, de mettre autant d'intelligence collective pour quelque chose qui ne va pas rester. On doit croire dans ces moments.» Cette fugacité, elle aussi, est plutôt belle.

Et puis, il y a l'amour. «C'est fou comme le cinéma est aussi la mémoire des gens. Ce film sera un des derniers souvenirs que le public aura de Michel Blanc. C'est plutôt beau, en y pensant.» À l'inverse, le théâtre est éphémère. «C'est fou, reprend-il, de mettre autant d'intelligence collective pour quelque chose qui ne va pas rester. On doit croire dans ces moments.» Cette fugacité, elle aussi, est plutôt belle.

Et puis, il y a l'amour. «C'est fou comme le cinéma est aussi la mémoire des gens. Ce film sera un des derniers souvenirs que le public aura de Michel Blanc. C'est plutôt beau, en y pensant.» À l'inverse, le théâtre est éphémère. «C'est fou, reprend-il, de mettre autant d'intelligence collective pour quelque chose qui ne va pas rester. On doit croire dans ces moments.» Cette fugacité, elle aussi, est plutôt belle.

Et puis, il y a l'amour. «C'est fou comme le cinéma est aussi la mémoire des gens. Ce film sera un des derniers souvenirs que le public aura de Michel Blanc. C'est plutôt beau, en y pensant.» À l'inverse, le théâtre est éphémère. «C'est fou, reprend-il, de mettre autant d'intelligence collective pour quelque chose qui ne va pas rester. On doit croire dans ces moments.» Cette fugacité, elle aussi, est plutôt belle.

Et puis, il y a l'amour. «C'est fou comme le cinéma est aussi la mémoire des gens. Ce film sera un des derniers souvenirs que le public aura de Michel Blanc. C'est plutôt beau, en y pensant.» À l'inverse, le théâtre est éphémère. «C'est fou, reprend-il, de mettre autant d'intelligence collective pour quelque chose qui ne va pas rester. On doit croire dans ces moments.» Cette fugacité, elle aussi, est plutôt belle.

Et puis, il y a l'amour. «C'est fou comme le cinéma est aussi la mémoire des gens. Ce film sera un des derniers souvenirs que le public aura de Michel Blanc. C'est plutôt beau, en y pensant.» À l'inverse, le théâtre est éphémère. «C'est fou, reprend-il, de mettre autant d'intelligence collective pour quelque chose qui ne va pas rester. On doit croire dans ces moments.» Cette fugacité, elle aussi, est plutôt belle.

Et puis, il y a l'amour. «C'est fou comme le cinéma est aussi la mémoire des gens. Ce film sera un des derniers souvenirs que le public aura de Michel Blanc. C'est plutôt beau, en y pensant.» À l'inverse, le théâtre est éphémère. «C'est fou, reprend-il, de mettre autant d'intelligence collective pour quelque chose qui ne va pas rester. On doit croire dans ces moments.» Cette fugacité, elle aussi, est plutôt belle.

Et puis, il y a l'amour. «C'est fou comme le cinéma est aussi la mémoire des gens. Ce film sera un des derniers souvenirs que le public aura de Michel Blanc. C'est plutôt beau, en y pensant.» À l'inverse, le théâtre est éphémère. «C'est fou, reprend-il, de mettre autant d'intelligence collective pour quelque chose qui ne va pas rester. On doit croire dans ces moments.» Cette fugacité, elle aussi, est plutôt belle.

Et puis, il y a l'amour. «C'est fou comme le cinéma est aussi la mémoire des gens. Ce film sera un des derniers souvenirs que le public aura de Michel Blanc. C'est plutôt beau, en y pensant.» À l'inverse, le théâtre est éphémère. «C'est fou, reprend-il, de mettre autant d'intelligence collective pour quelque chose qui ne va pas rester. On doit croire dans ces moments.» Cette fugacité, elle aussi, est plutôt belle.

Et puis, il y a l'amour. «C'est fou comme le cinéma est aussi la mémoire des gens. Ce film sera un des derniers souvenirs que le public aura de Michel Blanc. C'est plutôt beau, en y pensant.» À l'inverse, le théâtre est éphémère. «C'est fou, reprend-il, de mettre autant d'intelligence collective pour quelque chose qui ne va pas rester. On doit croire dans ces moments.» Cette fugacité, elle aussi, est plutôt belle.

Et puis, il y a l'amour. «C'est fou comme le cinéma est aussi la mémoire des gens. Ce film sera un des derniers souvenirs que le public aura de Michel Blanc. C'est plutôt beau, en y pensant.» À l'inverse, le théâtre est éphémère. «C'est fou, reprend-il, de mettre autant d'intelligence collective pour quelque chose qui ne va pas rester. On doit croire dans ces moments.» Cette fugacité, elle aussi, est plutôt belle.

Et puis, il y a l'amour. «C'est fou comme le cinéma est aussi la mémoire des gens. Ce film sera un des derniers souvenirs que le public aura de Michel Blanc. C'est plutôt beau, en y pensant.» À l'inverse, le théâtre est éphémère. «C'est fou, reprend-il, de mettre autant d'intelligence collective pour quelque chose qui ne va pas rester. On doit croire dans ces moments.» Cette fugacité, elle aussi, est plutôt belle.

Et puis, il y a l'amour. «C'est fou comme le cinéma est aussi la mémoire des gens. Ce film sera un des derniers souvenirs que le public aura de Michel Blanc. C'est plutôt beau, en y pensant.» À l'inverse, le théâtre est éphémère. «C'est fou, reprend-il, de mettre autant d'intelligence collective pour quelque chose qui ne va pas rester. On doit croire dans ces moments.» Cette fugacité, elle aussi, est plutôt belle.

Et puis, il y a l'amour. «C'est fou comme le cinéma est aussi la mémoire des gens. Ce film sera un des derniers souvenirs que le public aura de Michel Blanc. C'est plutôt beau, en y pensant.» À l'inverse, le théâtre est éphémère. «C'est fou, reprend-il, de mettre autant d'intelligence collective pour quelque chose qui ne va pas rester. On doit croire dans ces moments.» Cette fugacité, elle aussi, est plutôt belle.

Et puis, il y a l'amour. «C'est fou comme le cinéma est aussi la mémoire des gens. Ce film sera un des derniers souvenirs que le public aura de Michel Blanc. C'est plutôt beau, en y pensant.» À l'inverse, le théâtre est éphémère. «C'est fou, reprend-il, de mettre autant d'intelligence collective pour quelque chose qui ne va pas rester. On doit croire dans ces moments.» Cette fugacité, elle aussi, est plutôt belle.

Et puis, il y a l'amour. «C'est fou comme le cinéma est aussi la mémoire des gens. Ce film sera un des derniers souvenirs que le public aura de Michel Blanc. C'est plutôt beau, en y pensant.» À l'inverse, le théâtre est éphémère. «C'est fou, reprend-il, de mettre autant d'intelligence collective pour quelque chose qui ne va pas rester. On doit croire dans ces moments.» Cette fugacité, elle aussi, est plutôt belle.

Et puis, il y a l'amour. «C'est fou comme le cinéma est aussi la mémoire des gens. Ce film sera un des derniers souvenirs que le public aura de Michel Blanc. C'est plutôt beau, en y pensant.» À l'inverse, le théâtre est éphémère. «C'est fou, reprend-il, de mettre autant d'intelligence collective pour quelque chose qui ne va pas rester. On doit croire dans ces moments.» Cette fugacité, elle aussi, est plutôt belle.

Et puis, il y a l'amour. «C'est fou comme le cinéma est aussi la mémoire des gens. Ce film sera un des derniers souvenirs que le public aura de Michel Blanc. C'est plutôt beau, en y pensant.» À l'inverse, le théâtre est éphémère. «C'est fou, reprend-il, de mettre autant d'intelligence collective pour quelque chose qui ne va pas rester. On doit croire dans ces moments.» Cette fugacité, elle aussi, est plutôt belle.

Et puis, il y a l'amour. «C'est fou comme le cinéma est aussi la mémoire des gens. Ce film sera un des derniers souvenirs que le public aura de Michel Blanc. C'est plutôt beau, en y pensant.» À l'inverse, le théâtre est éphémère. «C'est fou, reprend-il, de mettre autant d'intelligence collective pour quelque chose qui ne va pas rester. On doit croire dans ces moments.» Cette fugacité, elle aussi, est plutôt belle.

Et puis, il y a l'amour. «C'est fou comme le cinéma est aussi la mémoire des gens. Ce film sera un des derniers souvenirs que le public aura de Michel Blanc. C'est plutôt beau, en y pensant.» À l'inverse, le théâtre est éphémère. «C'est fou, reprend-il, de mettre autant d'intelligence collective pour quelque chose qui ne va pas rester. On doit croire dans ces moments.» Cette fugacité, elle aussi, est plutôt belle.

Et puis, il y a l'amour. «C'est fou comme le cinéma est aussi la mémoire des gens. Ce film sera un des derniers souvenirs que le public aura de Michel Blanc. C'est plutôt beau, en y pensant.» À l'inverse, le théâtre est éphémère. «C'est fou, reprend-il, de mettre autant d'intelligence collective pour quelque chose qui ne va pas rester. On doit croire dans ces moments.» Cette fugacité, elle aussi, est plutôt belle.

Et puis, il y a l'amour. «C'est fou comme le cinéma est aussi la mémoire des gens. Ce film sera un des derniers souvenirs que le public aura de Michel Blanc. C'est plutôt beau, en y pensant.» À l'inverse, le théâtre est éphémère. «C'est fou, reprend-il, de mettre autant d'intelligence collective pour quelque chose qui ne va pas rester. On doit croire dans ces moments.» Cette fugacité, elle aussi, est plutôt belle.

Et puis, il y a l'amour. «C'est fou comme le cinéma est aussi la mémoire des gens. Ce film sera un des derniers souvenirs que le public aura de Michel Blanc. C'est plutôt beau, en y pensant.» À l'inverse, le théâtre est éphémère. «C'est fou, reprend-il, de mettre autant d'intelligence collective pour quelque chose qui ne va pas rester. On doit croire dans ces moments.» Cette fugacité, elle aussi, est plutôt belle.

Et puis, il y a l'amour. «C'est fou comme le cinéma est aussi la mémoire des gens. Ce film sera un des derniers souvenirs que le public aura de Michel Blanc. C'est plutôt beau, en y pensant.» À l'inverse, le théâtre est éphémère. «C'est fou, reprend-il, de mettre autant d'intelligence collective pour quelque chose qui ne va pas rester. On doit croire dans ces moments.» Cette fugacité, elle aussi, est plutôt belle.

Et puis, il y a l'amour. «C'est fou comme le cinéma est aussi la mémoire des gens. Ce film sera un des derniers souvenirs que le public aura de Michel Blanc. C'est plutôt beau, en y pensant.» À l'inverse, le théâtre est éphémère. «C'est fou, reprend-il, de mettre autant d'intelligence collective pour quelque chose qui ne va pas rester. On doit croire dans ces moments.» Cette fugacité, elle aussi, est plutôt belle.

Et puis, il y a l'amour. «C'est fou comme le cinéma est aussi la mémoire des gens. Ce film sera un des derniers souvenirs que le public aura de Michel Blanc. C'est plutôt beau, en y pensant.» À l'inverse, le théâtre est éphémère. «C'est fou, reprend-il, de mettre autant d'intelligence collective pour quelque chose qui ne va pas rester. On doit croire dans ces moments.» Cette fugacité, elle aussi, est plutôt belle.

Et puis, il y a l'amour. «C'est fou comme le cinéma est aussi la mémoire des gens. Ce film sera un des derniers souvenirs que le public aura de Michel Blanc. C'est plutôt beau, en y pensant.» À l'inverse, le théâtre est éphémère. «C'est fou, reprend-il, de mettre autant d'intelligence collective pour quelque chose qui ne va pas rester. On doit croire dans ces moments.» Cette fugacité, elle aussi, est plutôt belle.

Et puis, il y a l'amour. «C'est fou comme le cinéma est aussi la mémoire des gens. Ce film sera un des derniers souvenirs que le public aura de Michel Blanc. C'est plutôt beau, en y pensant.» À l'inverse, le théâtre est éphémère. «C'est fou, reprend-il, de mettre autant d'intelligence collective pour quelque chose qui ne va pas rester. On doit croire dans ces moments.» Cette fugacité, elle aussi, est plutôt belle.

Et puis, il y a l'amour. «C'est fou comme le cinéma est aussi la mémoire des gens. Ce film sera un des derniers souvenirs que le public aura de Michel Blanc. C'est plutôt beau, en y pensant.» À l'inverse, le théâtre est éphémère. «C'est fou, reprend-il, de mettre autant d'intelligence collective pour quelque chose qui ne va pas rester. On doit croire dans ces moments.» Cette fugacité, elle aussi, est plutôt belle.

**L'auteur et metteur en scène Adrien Barazzone présente à Nuithonie *Toute intention de nuire*, un spectacle qui bouscule les gens de justice**

# L'HUMOUR EN APESANTEUR

&lt;&lt; GHANIA ADAMO

**Théâtre** » Pas de modernité agauchée dans ses spectacles, pas d'écrans sur scène, pas de prouesses techniques à vous donner le tournis. Quelle paix! Mais cela ne veut pas dire qu'il est antique. Loin de là. Son écriture est proche de notre réalité abordée sur un ton reconnaissable entre mille, celui de la comédie dramatique. Fini les considérations plombantes. Il y a de l'humour chez Adrien Barazzone, et même une note fortement caricaturale surtout lorsqu'il traite de sujets sérieux: la justice et le pouvoir politique en l'occurrence, représentés respectivement dans *Toute intention de nuire* et *La politique du pire*.

Deux spectacles qu'il a lui-même écrits et créés successivement en 2024 et 2025. Ils composent sa *Trilogie des systèmes* qui complétera bientôt un troisième et dernier volume intitulé *A l'article de la mort*, consacré quant à lui au journalisme. Aïe! Quand il nous l'annonce d'une voix posée, on se dit que l'on va prendre pour son grade. Mais non! Je trouve que, par les temps qui courent, les journalistes sont bien courageux», lâche-t-il. Pourquoi donc? «Parce que leur rapport à la vérité est mis en cause, en raison d'une orientation d'opinion voulu, entre autres, par des milliardaires de droite qui achètent des titres de presse et l'information en même temps, en France et tout cas.»

## Tort ou raison?

La vérité, valeur indispensable dans une société démocratique, est précisément bousculée dans *Toute intention de nuire*, actuellement en tournée romande, avec une halte à Nuithonie, à Villars-sur-Glâne (du 13 au 15 novembre). Nous sommes ici dans un tribunal. Attaque et défense. Qui a tort, qui a raison? C'est justement ce que l'on ne saura pas dans cette pièce interprétée par quatre comédiens romands



*Toute intention de nuire* passera par Nuithonie du 13 au 15 novembre, avant de tourner dans toute la Suisse romande. Dorothee Thébert

qui captent l'attention du public grâce à leur perversité joueuse.

Alexandre Badalone (David Gobet) affirme se reconnaître sous les traits d'un avocat sexiste, «particulièrement méprisable», imaginé par l'écrivaine Pauline Jobert (Marion Chablot) dans son roman *Marcher sans craindre le ravin*. Badalone intente donc un procès pour atteinte à la vie privée contre la romancière défendue, elle, par un homme en robe noire (Alain Borek), plus proche de l'historien que de l'avocat.

Posture et gestes excessifs! On n'est pas loin ici des *Gens de justice* si bien caricaturés par l'illustre Honoré Daumier. Dans le rôle de la juge, l'excellente

Mélanie Foulon, regard crédule et suspicieux à la fois, sachant qu'au théâtre comme dans la vie il est difficile de démêler le vrai du faux.

Dépeindre à gros traits, vous aimez cela? «Oui, mais sans pesanteur», réplique Adrien Barazzone qui dans *La politique du pire* (en tournée également cette saison) incarne à lui seul tout un Conseil municipal se disputant au sujet d'une œuvre d'art. Un jeu de rôle railleur pour égratigner les élus du peuple, que le comédien mène avec un plaisir évident, lui qui avoue ne point supporter l'hypocrisie. «Dans la vie, je suis direct... Mais courtois, même si la courtoisie est aujourd'hui

inutile dans un monde de plus en plus brutal», confie celui qui a grandi au sein d'une famille bourgeoise où les bonnes manières étaient inévitables.

## Fuir le nombrilisme

Père et mère médecins, tous deux d'origine italienne, l'Italie s'entend dans le patromoine Barazzone, et déploie son charme dans la maison de vacances que la famille possède là-bas, vers les bords de la Méditerranée. Des étés joyeux, c'est cela l'enfance d'Adrien. Le temps passe, tout file, tout s'échappe. Mais reste le souvenir palpitant d'une grand-mère maternelle qu'il a beaucoup aimée. «Elle m'a tout appris. C'était une grande dame

très engagée sur les questions sociales. Pour moi, l'Italie c'est elle: la conscience d'être là pour les autres.»

Un apprentissage bénî pour cet homme de théâtre qui dit fuir le nombrilisme. «Je ne parle jamais de moi ou de mes sentiments dans mes spectacles. Si l'on veut réussir une direction d'acteurs, il faut toujours chercher la place juste que doit occuper chaque comédien.»

Et vous, pensez-vous avoir réussi votre parcours jusqu'ici? «Oh, je ne suis pas encore au bout de mon chemin, mais bon, je n'ai pas à me plaindre! L'estime que lui porte la presse et le public romands lui ont ouvert les portes d'un théâtre de haut niveau, celui

que pratique Tiago Rodrigues, entre autres. Le célèbre metteur en scène portugais lui confie un rôle dans un spectacle intitulé *Dans la mesure de l'impossible*, et Jonathan Capdevielle l'engage pour *Caligula* d'Albert Camus. «Avec ces deux pièces jouées sur de grandes scènes en France, j'ai comblé des envies. Très sincèrement, j'ai le théâtre cheville au corps, j'en fais depuis tout petit. Chez moi à la maison, il m'arriveait de transformer le salon en plateau. Il y avait là une gaité spontanée.»



**«Dans la vie, je suis direct mais courtois, même si la courtoisie est inutile dans un monde de plus en plus brutal»** Adrien Barazzone

On le croirait également mordu de septième art, lui qui vit en couple avec le cinéaste vaudois Lionel Bâler. «Qui, on pourrait le croire c'est vrai, mais vous savez, j'ai incarné au cinéma des petits rôles, sauf peut-être dans *La Cache* le dernier film de Lionel, sorti cette année. Cela dit, si je ne tourne pas, je n'en meurs pas, tandis que pour le théâtre...»

**» Toute intention de nuire.**  
A voir à Nuithonie, Villars-sur-Glâne, du 13 au 15 novembre. Puis à Neuchâtel le 19 novembre, avant la suite de la tournée romande en 2026.

Natacha Rossel

### «La grosse déprime» tragicomédie de la dette publique

Déprimantes, les finances en berne et autres cures d'austérité? C'est la galère, oui, mais mieux vaut en rire. Le Collectif moitié moitié réussit l'exploit, salutaire, de détourner la dette publique en franchise rigolade. Au diapason dans «La grosse déprime», quatre comédiennes et comédiens décortiquent la mécanique monétaire avec l'acuité d'un contrôleur des finances pointilleux. Et se gauscent sans vergogne des politiques économiques néolibérales qui façonnent nos sociétés.

Tout commence comme dans une tragédie classique. Devant le rideau fermé, Octavie (Marie Ripoll), langoureuse dans sa robe d'époque, scande des alexandrins face à un Britannicus (Matteo Prandi) aux abois. Mais voilà que les vers raciniens glissent vers la farce contemporaine. La langue de l'acteur fourche: Britannicus devient Bertarelli, la cour royale se mue en Cour des comptes. Bruissements derrière le rideau. Furax, une comédienne (Cécile Gossard) déboule en trombe: «On ne comprend plus rien à la scène avec vos trucs d'actualisation politique de merde!» Le vaillant quatrième luron (Adrien Mani) acquiesce.

La finesse de cette vivifiante «Grosse déprime» tient dans le décalage entre le sérieux du sujet et le recours au registre comique. Les personnages sont plus vrais que nature dans une succession de tableaux rythmés: une spécialiste de l'économie, nommée Caroline Sauce, pétrie de condescendance, explique les bienfaits des mécanismes économiques, une ministre des Finances prononce un discours truffé de sophismes, tandis que les débats télévisés virent au grand n'importe quoi.

Ce carnaval politico-économique confine au burlesque dans les interludes chantés. Le collectif puise dans la tradition anglo-saxonne du *barbershop* (chant populaire à quatre voix) pour habiller de notes légères

les élucubrations des politiques chantant les louanges du capitalisme.

L'ensemble est enrobé d'une pincée d'autodérision: les artistes s'amusent du cliché du théâtre comme un art de saltimbanques gauchistes gavés de subventions publiques. En miroir, l'arène politique n'est-elle pas une immense scène de théâtre, dont les protagonistes tentent de nous convaincre que la théorie du ruissellement profitera à tout le monde? Saupoudrée d'une ironie bien sentie, la pièce décortique les mécanismes de domination de la classe bourgeoise... dont fait d'ailleurs partie le public qui va au théâtre! Là encore, l'autodérision fait mouche.

La satire est féroce, mais diablement intelligente. Et trouve une résonance d'autant plus actuelle au regard des récentes annonces de coupes tous azimuts et des aléas budgétaires de nos voisins français. Dans ce miasme ambiant, la culture se sait en péril. «La grosse déprime» est un excellent antidépresseur.

À voir au Théâtre 2.21, Lausanne, puis en tournée, *moitiemoitiemoiti.ch*

### «Toute intention de nuire» la littérature sur le banc des accusés

Faites entrer l'accusée... Sur le banc des prévenus, voici la littérature. Quand la fiction se tisse à partir de la vie réelle, peut-on tout écrire sous prétexte de liberté créatrice? Dans «Toute intention de nuire», Adrien Barazzone orchestre un procès théâtralisé avec l'habileté de l'enquêteur. Cette comédie judiciaire rondement menée met en balance le droit à la vie privée et l'expression artistique. À l'heure où les débats médiatiques se heurtent parfois aux clichés et conclusions hâtives, la pièce déroule un argumentaire ciselé sur la fabrique de la vérité et les frontières de l'art.

L'acte d'accusation? Pauline Jobert, autrice à succès, s'épanche sur sa brève relation avec Alexandre Baldone, avocat rencontré en Toscane, dans son roman «Marcher sans craindre le ravin». Sa plume dépeint un homme misogyne et toxique. Meurtri dans son ego, le protagoniste malgré lui poursuit l'écrivaine en justice pour diffamation et atteinte à l'honneur. Depuis la parution du livre, dit-il, il a perdu des clients, son couple bat de l'aile et sa fille ne lui parle plus.

La trame, fictive, n'est pas sans rappeler des affaires bien réelles. Comme le procès retentissant de l'autrice Christine Angot, il y a une dizaine d'années, après la parution de son roman «Les petits». Une femme s'est reconnue parmi les personnages, a déposé une plainte. Christine Angot a été condamnée à verser des dommages et intérêts au terme des débats qui ont souposé liberté d'expression et atteinte à la vie privée.

Dans notre intrigue judiciaire, David Gobet est impeccable en plaignant coincé dans son costume trop serré, Mélanie Foulon, implacable en juge chargée de démêler le vrai du faux. Face à la Cour, Alain Borek est irrésistible dans sa robe d'avocat, défendant avec véhémence sa cliente accusée de mystification littéraire, l'excellente Marion Chablop.

Et comme la Cour de justice est un théâtre, les protagonistes jouent plusieurs rôles, tantôt orateur, tantôt témoin à la barre, dans des joutes verbales acérées. Verdict? Une réussite, sans appel.

Toutes les dates de la tournée  
sur *lhommededes.ch*



«Toute intention de nuire», comédie judiciaire rondement menée, met en balance le droit à la vie privée et l'expression artistique. Dorothée Thébert Filliger

### **Toute intention de nuire**

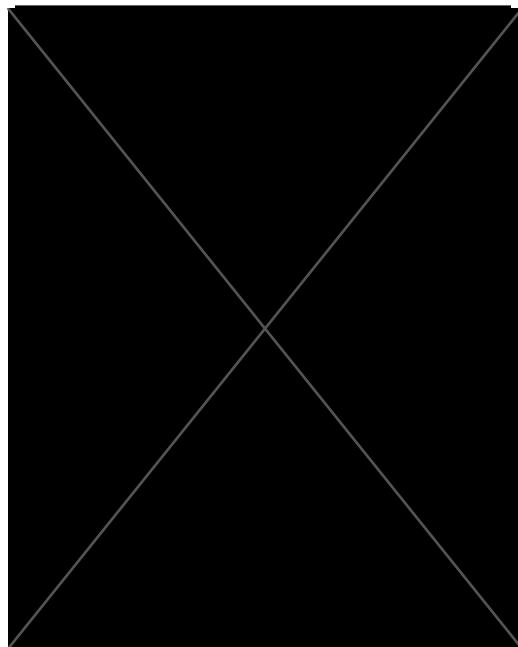
L'une des meilleures créations romandes de 2024. Un avocat s'estime maltraité dans le roman d'une écrivaine qu'il prétend connaître à peine. Il lui intente un procès. Elle récuse ces allégations. Avec *Toute intention de nuire*, le comédien et metteur en scène genevois Adrien Barazzone orchestre une formidable bataille judiciaire. Son sujet? La liberté de création face au droit à la protection de sa personnalité. Mélanie Foulon, Alain Borek, Marion Chablot et David Gobet sont formidablement joueurs dans cette partition vertigineuse. **A. Df**

**Martigny, Les Alambics, le 31 octobre; Sion, Spot, le 6 novembre; Fribourg, Nuithonie, du 13 au 15 novembre; Neuchâtel, Théâtre du Passage, le 19 novembre.**

## Jusqu'où peut aller la littérature?



Dans «Toute intention de nuire», les comédiennes et comédiens interprètent toutes et tous plusieurs rôles. © Dorothée Thebert



Dans «Toute intention de nuire», Adrien Barazzone dénoue les fils d'une intrigue judiciaire qui opposa une autrice et un avocat. Il s'agit du cas de Pauline Jobert, accusée d'atteinte à la vie privée, à l'honneur et diffamation par Alexandre Badadone, qui s'est reconnu dans le roman «Marcher sans craindre le ravin».

A la suite de la parution du livre, son étude se met à péricliter, tout comme sa relation avec sa femme et sa fille. L'homme demande réparation.

Dans cette pièce-procès où les quatre actrices et acteurs interprètent chacune et chacun plusieurs personnages, Adrien Barazzone interroge les limites de la liberté de création et cherche à dénoncer les rapports de domination à l'œuvre dans notre société.

«*Toute intention de nuire*», 31 octobre 2025, Les Alambics, Martigny. Plus d'info: [alambics.ch](http://alambics.ch)



## Au Tribunal de la fiction et du réel

Publié le 30.10.2024

Adrien Barazzone © Janice Siegrist



À découvrir à la Maison Saint-Gervais du 31 octobre au 10 novembre, *Toute intention de nuire* est une plongée saisissante dans les méandres de la justice, où fiction et réalité s'entremêlent. Le metteur en scène Adrien Barazzone et sa troupe explorent les frontières floues entre liberté d'expression et respect de la vie privée. La fable s'appuie sur une affaire judiciaire fictive inspirée d'un roman imaginaire.

L'intrigue tourne autour d'une accusation d'atteinte à l'honneur, lorsqu'un avocat se reconnaît dans le personnage odieux d'une œuvre littéraire et décide d'intenter un procès à son auteure.

Le spectacle, en équilibre entre drame et comédie, questionne les mécanismes de la vérité et du mensonge. Sur scène, les quatre interprètes incarnent les rôles multiples de cette bataille littéraire et judiciaire. La mise en scène dissèque les dynamiques de pouvoir et d'influence à l'œuvre dans les rouages de la justice, tout en interrogeant la place de la fiction dans nos sociétés. La source d'inspiration? La 17e Chambre correctionnelle du Tribunal judiciaire de Paris surnommée le «Tribunal des idées et des libertés». On y soupèse des plaintes concernant la diffamation et les menaces sur les réseaux sociaux. Mais aussi des médias et leurs investigations mis en procès. Et des écrivains avec leurs fictions à base de faits réels.

Ainsi l'écrivain français Régis Jauffret, dont les ventes de son roman, *La Ballade de Rikers Island*, ont été «boostées» par son procès et sa condamnation suite à une plainte de DSK comme le rappelle Anna Arzoumanov, Professeure à La Sorbonne\*. Cette spécialiste des affaires de liberté artistique et littéraire a répondu à la sollicitation d'expertise d'Adrien Barazzone.

### Entretien avec l'artiste.

#### Quelle est votre intention avec cette pièce?

Adrien Barazzone: Mon intérêt s'est cristallisé sur la rencontre entre la justice et la littérature. Confronter le droit à la littérature, c'est bien poser la question d'une vérité et d'un récit judiciaires face à une vérité et une fable littéraire.

*Toute intention de nuire* s'essaye à articuler ces deux dimensions et pôles. L'interrogation revient au fond à mettre en lumière la manière dont ces vérités peuvent se manifester et leurs langages respectifs. C'est à cet endroit réel et crucial que se situe le spectacle.

#### Parlez-nous de l'histoire.

Je me suis intéressé à un personnage imaginaire d'avocat dépeint comme un être violent et qui humilie, une forme de masculinité que l'on dirait toxique de nos jours. Il se reconnaîtrait dans un roman et déposerait plainte auprès d'un Tribunal. Ce récit

fictionnel d'une auteure inventée, Pauline Jobert, traite d'une relation problématique de type patriarcale. L'image que ce roman donne de lui pose un problème à cet avocat. Le procès qui s'ensuit oblige l'autrice à divulguer son intention première en écrivant son ouvrage.

Est-on sommé aujourd'hui de dire, de détailler et d'expliciter la raison ou les raisons et le but qui nous amène à créer, à écrire en l'occurrence? C'est une question vertigineuse que j'ai aussi souhaité aborder avec humour. Le procès fictif de *Toute intention de nuire* oblige l'auteure à fournir ces explications.

**La création est basée sur des faits fictifs, mais un cadre bien réel.**

Effectivement. Le lieu est bien connu en France. C'est la 17e Chambre correctionnelle du Tribunal judiciaire de Paris. Elle est dédiée aux contentieux liés à la presse, aux médias et à la littérature. Ainsi a-t-elle une Chambre spécifique, La Chambre des Libertés.

Dans le cadre d'une Justice qui devrait être la garante d'une démocratie, le fait qu'une personne pourrait se reconnaître sous les traits d'un personnage de roman ne serait-elle pas d'abord une affaire privée? Dès lors, qu'est-ce qui est enjeu dans ce type de procès. On pourrait avancer en premier lieu, la liberté de s'exprimer.

**Le conflit entre les écrivaines Marie Darrieusecq et Camille Laurens publant chez le même éditeur (P.O.L.) avait fait grand bruit. Sans déboucher sur un procès.**

Cette affaire qui remonte à septembre 2007 est passionnante. A la sortie du récit fictionnel *Tom est mort* signé Marie Darrieussecq, Camille Laurens accuse l'auteure de plagiat émotionnel sur son livre paru une décennie auparavant, *Philippe*.

Ce récit autobiographique porte sur un drame qui lui est réellement advenu, le décès de son bébé. Ce cas de supposée copie des idées et non de plagiat des mots interroge sur ce qu'aborde précisément *Toute intention de nuire*, les sources d'inspiration au sein de la littérature. Et la part de vérité ou non au cœur d'une fiction.

Au-delà de ce constat, ce cas engage sur une réflexion phénoménale. Peut-on écrire sur quelque chose que l'on n'a pas vécu?

Quelle est la place des l'écrivain.nes?

Comment ces personnes traversent-elles le monde? Ont-elle le droit d'en rendre compte?

**Quelles sont les affaires souvent jugées par la 17e Chambre?**

Nombre de cas se rattachent à des personnalités existantes. On peut citer celui de l'auteur Régis Jauffrey pour son roman, *La Ballade de Rikers Island* abordant l'affaire DSK dans les murs de l'hôtel Sofitel de New York. L'affaire est grave.

L'avocat de DSK saisit la 17e Chambre dénonçant pour son client ce qu'il dénomme une «diffamation effroyable» dans le roman. En juin 2016, Régis Jauffrey est condamné par le tribunal correctionnel de Paris\*\*. Ceci surtout pour des passages suggérant DSK comme «ayant violé».

Ce cas comme d'autres posent la question du mélange entre documentaire et fiction.

**Les photos d'illustration laissent entrevoir un mano a mano fougueux...**

Ces empoignades voire ce pugilat sont présents dans le procès d'une écrivaine dans *Toute intention de nuire*. Scéniquement, le Tribunal qui figure une procédure et un lieu se trouve représenté entre concrétude et abstraction. Un Tribunal que vous découvrirez enchevêtrer, voire labyrinthique.

Mais cette création reste éminemment factuelle face à un scénario que nous avons échafaudé. De l'émotion, il y en aura. Mais ce sont les faits qui prévalent. Prenez cette autrice devant s'expliquer, se justifier dans des termes codifiés face à un Tribunal, que comprendra-t-elle de cette procès ambivalente et ambigu in fine?

**Un autre genre littéraire?**

Il y a aussi la veine de l'autofiction. Prenez l'écrivaine française Christine Angot parlant à la première personne du singulier, le Je tout en disant que certains contextes et histoires ne sont pas les siennes. Ce qui nous amène à nous interroger dans la pièce.

De quoi la réalité mise en mots dans un livre est-elle le nom? Qu'est-ce que l'auteur.e en fait? Ces questions m'avait déjà intéressé au fil de mes études de Lettres. Elles se révèlent souvent impossibles à trancher.

De ce terreau fertile pour les arts vivants de la scène, j'ai essayé de regrouper ce qu'il pouvait contenir de plus joueur et théâtral à mes yeux.

**Au chapitre de l'atmosphère de cette création...**

Pour le ton, j'ai souhaité rester dans un registre relativement léger que j'affectionne particulièrement.

Le ton s'accompagne donc d'une certaine drôlerie. À ce propos, ce qui est révélé dans le roman imaginaire de la pièce, *Marcher sans craindre le ravin*, peut paraître tout à fait anodin et guère important. Il ne s'agit pas de refaire un procès qui pour certaines affaires ont vraiment eu lieu.

C'est d'ailleurs tout un courant de la littérature qui tente de revenir sur des faits passés afin de mener une forme d'investigation. Si ce n'est de possible justice alternative à ce qui s'est réellement déroulé ou est controversé.

Que l'on songe notamment aux cas de viols et d'abus subis. L'écrivaine, éditrice et réalisatrice française Vanessa Springora dénonce ainsi dans son livre, *Le Consentement*, sa relation sous emprise de l'écrivain Gabriel Matzneff alors qu'elle était âgée de 14 ans et lui 50\*\*\*.

**Propos recueillis par Pierre Siméon**

Toute intention de nuire

Du 31 octobre au 10 novembre à la Maison de Saint-Gervais

Adrien Barazzone, conception, écriture et mise en scène - Barbara Schlittler, collaboration artistique, développement, dramaturgie

Avec Alain Borek, Marion Chablot, Mélanie Foulon, David Gobet

\* Anne Arzoumanov est spécialiste en France des contentieux divisant art et littérature. Son approche pluridisciplinaire comprend des études quantitatives et qualitatives de la jurisprudence et passe par des témoignages recueillis auprès des personnes impliquées dans ces procès. Voir Anne Arzoumanov, *La Création artistique et littéraire en procès, 1999-2019*, Classique Garnier, 2022, ndr.

\*\* L'écrivain écope d'une amende avec sursis de 1 500 €. Il doit verser 10 000 € de dommages et intérêts au titre du préjudice moral pour certains passages de son ouvrage. Et encore 5 000 € pour des propos tenus à la radio pour la promotion de son ouvrage. Plus inquiétant concernant la liberté d'expression, la justice interdit toute nouvelle édition du roman comportant les passages jugés diffamatoires. La Cour d'appel de Paris a ensuite confirmé ce jugement de première instance, ndr.

\*\*\* En dépit de la prescription, l'écrivain âgé de 87 ans est encore visé par une enquête pour viols sur mineurs. Le livre de Vanessa Springora a contribué à renforcer la protection des personnes mineures par l'adoption d'une loi fixant à 15 ans le seuil de consentement. En dessous de cet âge, un enfant est considéré comme non consentant en cas d'acte sexuel avec un adulte. Certaines dispositions de cette loi sont controversées, ndr.



# La Pépinière

Jardinez votre culture

Fabien Imhof

25.10.24



## La littérature face à la justice à la Maison Saint-Gervais

Pour la quatrième saison, *La Pépinière* collabore avec la *Maison Saint-Gervais* et propose des reportages autour de chaque création. À partir du 31 octobre, Adrien Barazzone mettra en scène un texte créé au plateau, Toute intention de nuire, dans lequel on suivra le procès d'une autrice accusée d'atteinte à la vie privée et diffamation.

Nous devons préciser d'emblée que ce reportage s'est déroulé en deux temps : d'abord, un entretien avec Adrien Barazzone, qui nous a présenté le projet ; puis, nous avons eu l'occasion d'assister à un filage, une semaine avant la première, alors que l'équipe venait d'arriver au plateau. Cet article s'appuiera donc sur ces deux expériences.

Dans *Toute intention de nuire*, nous suivrons donc un procès autour de la littérature, entre fait divers et justice. Il y a quelques années, Adrien Barazzone rencontre les écrits d'Anna Arzoumanov, maîtresse de conférences à La Sorbonne, spécialiste dans l'analyse du discours et les études de réception. Faisant finalement connaissance avec elle, il imagine la rencontre entre le droit et la littérature, avec cette question en toile de fond : que peut l'art et à quel prix ? Cette interrogation s'inspire de la fascination que l'on a aujourd'hui pour la fiction inspirée de faits réels, comme on en voit tant sur les plateformes de streaming. Alors qu'il y a encore vingt ans, on trouvait souvent l'avertissement disant que « toute ressemblance avec des faits et des personnages existants serait purement fortuite » – duquel s'inspire d'ailleurs le titre – aujourd'hui cette idée est totalement renversée. Que peut-on dès lors attendre de la littérature et de l'art, à travers le rapport au lecteur ?

*Toute intention de nuire* se présentera donc comme le procès fictif du roman de Pauline Jobert (Marion Chablop), *Marcher sans craindre le ravin*. L'avocat bordelais Me Badadone (David Gobet) pense s'y reconnaître et intente une action contre l'autrice. Pour écrire le texte du spectacle, Adrien Barazzone et son équipe ont ainsi inventé en creux le roman, pour jouer sur l'ambiguïté entre fiction et réalité. Dans ce procès, la question centrale est celle des limites de la littérature, en se demandant comment préserver la liberté d'expression et de création face à des personnes qui se sentent mal si elles se reconnaissent dans l'œuvre.

Le spectacle se présente de manière anti-sensationnelle : dans ce procès, il n'y a pas mort d'homme, il est plutôt question de réputation. Il n'y a donc pas d'urgence à résoudre l'affaire, pourrait-on dire, mais cela en dit pourtant très long sur notre société. Comment faire cohabiter les différentes vérités, ici celles de la justice et de la littérature ? Il est nécessaire d'avoir quelques repères pour pouvoir se comprendre. Et quand on assiste à une crise des autorités comme aujourd'hui, qu'il s'agisse de la justice ou de la politique par exemple, on ne peut que se demander si le fait d'affirmer une position n'annihile pas, de facto, les autres positions. Comment trouver l'équilibre au milieu de tout cela ?

### Équipe soudée et écriture de plateau

Concernant l'équipe, Adrien Barazzone avait fait la promesse à celle du précédent spectacle, *D'après*, joué dans les conditions difficiles du Covid, de collaborer à nouveau avec elle sur son prochain projet. On retrouve donc Marion Chablop, David Gobet, Mélanie Foulon et Alain Borek au plateau, ainsi que Barbara Schlittler à la collaboration artistique et dramaturgique. Chacune aura un rôle principal à jouer – l'accusée, les deux avocats et la juge – mais incarnera également d'autres personnages, qui viennent témoigner à la barre ou seront évoqués dans les souvenirs ou dans le roman. Avec tous ces changements, Adrien Barazzone cherche à créer un spectacle drôle, tout en gardant le fond sérieux. Un

équilibre pas forcément simple à trouver, mais qui semble se dessiner, d'après ce qu'on aperçoit durant le filage. D'ailleurs, certains effets fonctionnaient très bien en salle de répétitions et doivent désormais être retravaillés avec le passage au plateau, dans un espace totalement différent. L'un des aspects centraux sera de ne pas créer une vision oppressante de la justice pour les spectateur·ice·s.

Quant au processus de création du spectacle, il s'appuie sur l'écriture de plateau. Adrien Barazzone écrit en creux l'intrigue du roman depuis plusieurs mois, avant que les éléments ne soient repris par l'ensemble de l'équipe en répétitions, à travers des improvisations, qui conduisent à l'imagination de l'arc général de ce procès. L'idée est que tout ne soit pas guidé que par les arguments, mais d'apporter également d'autres dimensions au propos. Pour ce faire, l'équipe a collaboré avec des juristes, pour tenter de respecter les protocoles et procédures, mais a tout de même fini par s'en détacher, afin de créer une dynamique plus théâtrale. Adrien Barazzone évoque alors une forme de chaos, pour casser les stéréotypes du rapport entre la cour et le théâtre, en s'éloignant des protocoles. Cet aspect, nous le retrouvons bien durant le filage, où certains personnages interviennent sans y être invités, alors que la juge se permet quelques réflexions surprenantes, sans oublier l'incarnation d'un passage du roman.

Alors que le roman dont il est question parle de rapport de domination, sur fond de patriarcat, on y parle surtout d'un homme qui ne se regarde pas et ne se remet jamais en question. De quoi créer le terreau argumentaire du procès. L'équipe travaille ainsi, autour de cela, avec beaucoup d'improvisation, retranscrites ensuite à l'aide de l'intelligence artificielle. De ces improvisations, on tire des personnages, des intentions, et même une manière de voir le monde. Beaucoup d'improvisations se font donc à perte, mais permettent de comprendre et d'appréhender certains personnages, avec une part d'aléatoire, de hasard. À partir de là, certains éléments demeurent ou non, l'intérêt étant de créer des personnages autonomes, en ce sens qu'ils peuvent s'adapter aux situations qui se présentent à eux, en réinventant les formes dans lesquelles on les trouve. Chaque étape d'écriture consiste donc en des allers-retours entre les improvisations et ce qui en est tiré, de manière collective, chacun·e défendant son personnage. À partir de là, Adrien Barazzone et Barbara Schlittler procèdent de manière méthodique, en créant des tableaux, notamment pour construire les scènes en suivant la progression du procès. *Toute intention de nuire* est donc un spectacle très écrit, contraint aussi par le thème de la littérature et le lieu du tribunal, qui demandent une certaine organisation.

Évoquons enfin le décor. Celui-ci a longtemps résisté à Adrien Barazzone. Plusieurs essais ont donc été réalisés avec les scénographes Hélène Bessero-Belti et Tom Richtarch. La volonté n'était pas forcément de créer un décor concret, mais d'imaginer des rapports avec les codes du tribunal. L'un des points importants étaient d'éviter d'avoir des personnages de dos, comme c'est souvent le cas des avocats par rapport au public. Au final, le décor se compose de grands rideaux blancs au fond – derrière lesquels les comédien·ne·s peuvent changer de costumes – et de structures faites de métal et de bois, comme des bancs. On y reconnaît les différents éléments du tribunal, comme les pupitres des avocats ou celui de la juge, mais avec un rendu assez abstrait. Une certaine distance, chère au théâtre, est ainsi créée par ce choix.

Le filage qui clôt la journée nous donne une certaine idée de ce à quoi ressemblera le spectacle, même si l'équipe souhaite encore couper au moins une dizaine de minutes par rapport à ce à quoi nous assistons. À un peu plus d'une semaine de la première, le texte doit encore être maîtrisé, tout en évoluant, et certains passages s'affiner. Pour donner un petit avant-goût de ce qu'on verra sur scène, on évoquera le drôle d'accent de Me Khalil, l'avocat incarné par Alain Borek, un personnage qui propose un stand-up, ou encore le ton journalistique de la juge au moment de présenter les différents personnages en présence. On a hâte d'en découvrir plus !

Fabien Imhof



Titulaire d'un master en lettres, il est l'un des fondateurs de *La Pépinière*. Responsable des partenariats avec les théâtres, il vous fera voyager à travers les pièces et mises en scène des théâtres de la région.